JALOUSIE.

Mme de Pranges, alitée depuis deux mois à la suite d'une congestion pulmonaire dégénérée en pneumonie infectieuse, était à la mort. Le docteur, le jour même, avait déclaré au mari la nécessité d'une consultation immédiate avec un spécialiste célèbre. M. de Pranges, atterré, avait dû se raidir contre le désespoir qui l'avait soudain envahi, pour que sa femme ne s'effrayât point. Avec des gestes qui voulaient paraître dégagés, des paroles qui tentaient d'exprimer la quiétude et des sourires qui s'efforçaient d'être rassurants, il avait expliqué à Mme de Pranges la visite médicale décidée pour le lendemain. C'était, avait-il dit, pour activer la convalescence et pouvoir, aux premiers beaux jours, aller chercher dans un climat plus doux le rétablissement complet et définitif.

La jeune femme, qui était extrêmement intelligente et qui aimait passionnément son mari, comprit et fut héroïque. Elle parut acquise sans réserves aux déclarations empreintes de tranquillité de M. de Pranges. Elle affecta l'insouciance et parla d'une voix ferme, l'esprit libre. Puis, quand le médecin se fut retiré, elle prétexta, pour se taire, d'un impérieux besoin de sommeil et ferma les yeux.

Mais pendant que M. de Pranges, assis près du lit, surveillait de ses regards anxieux, voilés de larmes, le repos de sa femme bien aimée, Mme de Pranges, isolée, immobile et muette, songeait en feignant de dormir.

Il y avait quatre ans que Robert de Pranges avait épousé Jeanne Deslandes. Mariage d'inclinations réciproques et de fortunes équivalentes. Aussi, depuis leur union Robert et Jeanne n'avaient connu que des jours de joie. Jeunes tous deux, lui trente ans, elle vingt trois, ils avaient vécu sans soucis, enlacés et souriants. Ils avient une fillette de trois ans, jolie et blonde comme la maman, forte et gaie comme le père. Et le bonheur des deux époux était si complet sur cette terre que le ciel leur était indifférent.

Mais, maintenant, depuis que la maladie était entrée dans la maison, la jeune mère souffrait avec désespoir, le papa pleurait en cachette et l'enfant, qui ne savait encore que rire, était reléguée dans une pièce écartée de l'appartement, pour ne pas désoler le père découragé, pour ne pas attendrir la malade.

....Une porte s'entr'ouvrit avec précaution. Sans bruit, une bonne s'avança sur le tapis épais et prévint son maître que Mlle Fabert venait prendre des nouvelles.

—J'y vais, répondit M. de Pranges à voix basse.

Et, se levant doucement, il sortit de la chambre.

—Eh bien? interrogea Mlle Fabert, qui était restée debout dans le petit salon et qui accourut, les mains tendues.

—Ah! ma pauvre Hélène, répondit M. de Pranges, en faisant asseoir la jeune fille, c'est toujours la même chose.... Il n'y a pas de mieux et, au contraire...

Le jeune homme ne put achever sa phrase. Un sanglot lui coupa la parole et, pour retenir l'explosion bruyante de son chagrin, il enfouit son visage dans le mouchoir qu'il tordait dans ses mains.

Mlle Fabert fut bouleversée par cette violente douleur qu'elle partageait, du reste. De grosses larmes lui montèrent aux yeux.

Mais, d'un viril effort, M. de Pranges se ressaisit. En phrases entrecoupées, il apprit à Mlle Fabert la visite du médecin, la consultation imminente et ce qu'il avait dit pour cacher la vérité à Mme de Pranges qui, heureusement, ne s'était pas inquiétée.

—Puis-je la voir? demanda Mlle Fabert.

—Oui, ma chère Hélène, mais ne faites pas de bruit, je vous prie, elle dort....

—Soyez tranquille.... Je vais rester auprès d'elle.... Reposez-vous un peu.... Si elle s'éveille, je vous appellerai.

Mlle Fabert vint s'asseoir près du lit, pendant que M. de Pranges s'enfermait dans son cabinet de travail où il se mit à feuilleter, avec fièvre, des livres de médecine déjà relus sans trêve, pour tenter d'y découvrir des indications rassurantes, des phrases, des mots qui pussent atténuer son désespoir.

..Dans la chambre, Mlle Fabert regardait avec une profonde tristesse le visage défait de Mme de Pranges, de cette charmante femme qui, depuis l'enfance, avait toujours été son unique amie.

La malade, qui ne dormait pas et qui avait entraperçu la jeune fille, continuait de songer, silencieuse, toute à l'amère rêverie dans laquelle elle s'anéantissait.

Mme de Pranges, à l'insu de son mari, avait la connaissance exacte de son triste état. La visite annoncée d'un illustre médecin l'avait confirmée dans sa conviction d'être irrémédiablement perdue. Et la pauvre femme usait douloureusement les dernières heures qui étaient tout son avenir à revivre, par la mémoire, les jours heureux du passé.

L'entrée d'Hélène ne dérangea pas ses pensées. La jeune fille, elle aussi, avait été le témoin des joies qui ne se renouvelleraient plus. Elle avait été, presque tous les jours, en tiers dans le bonheur de la maison. Et Mme de Pranges ne souffrit pas d'associer, à ce moment, la présence réelle de la jeune fille à la revue des souvenirs que son âme en détresse rappelait au chevet de ses douleurs. Par une brusque association d'idées, elle se revit, quelques mois auparavant, un jour qu'elle taquinait Hélène pour sa persistance à ne pas vouloir se marier. Elle lui disait son bonheur pour l'engager à l'imiter. Robert s'était mis aussi de la partie, et comme Hélène, confuse, ne trouvait pas une bonne raison pour faire approuver son célibat, Mme de Pranges, en riant, lui avait déclaré qu'elle en soupçonnait le motif. Continuant son innocente plaisanterie, elle avait dit à Robert, devant Hélène rougissante, que si sa jeune amie ne se mariait pas, c'est que lui, Robert, n'était plus libre. Hélène, un peu émue, mais avec une douce gaieté, avait confirmé l'aveu, par bravoure moqueuse. Jeanne, amicalement ironique, avait alors déclaré à Hélène qu'il lui faudrait attendre que son mari devînt veuf, mais qu'elle ne se presserait pas. Les trois amis avaient franchement ri de la tournure que la conversation avait prise et, sans arrière-pensée, ils avaient éprouvé une commune satisfaction de se savoir si bien, tous, en pleine et réelle affection.

..Robert, veuf!

Brutalement, la lourde peine de Mme de Pranges s'accentua. Dans une vision redoutable, la jeune femme s'imagina morte. Elle évoqua son mari seul, sa fillette sans mère!.... Sans mère, Germaine!.... Et lui, Robert, que deviendrait-il?.... Qui donc veillerait sur ces deux êtres chéris, alors qu'elle ne serait plus là!.... Et si Robert, jeune encore, plus tard, beaucoup plus tard, ne pouvait plus supporter la solitude! S'il se remariait!... Une larme qu'Hélène ne vit pas glissa sur la joue de la malade qui continuait de vivre son cauchemar.... Une nouvelle épouse pour Robert!.... Mais alors, cette inconnue, cette intruse qui viendrait prendre sa place, serait donc la mère de Germaine!....

Mme de Pranges jeta un cri. Elle ouvrit les yeux et comme Hélène, effrayée, se penchait sur elle, la malade lui jeta les bras autour du cou, en pleurant.

—Jeanne! Jeanne! suppplia Mlle Fabert, je t'en prie, calme-toi.... souffres-tu?.... Dis-moi.... veux-tu que j'appelle?

—Non! non! murmura Mme de Pranges.... ce n'est rien.... Reste avec moi.... N'appelle personne....

Peu à peu, Mme de Pranges domina son émotion. Redressée sur ses oreillers, elle sourit tristement à Hélène, en lui disant de s'approcher. Puis, lentement, à voix basse, elle parla.

—Hélène, ma bonne Hélène. écoute-moi.... Sois calme, sois forte, sois mon amie.... Comprends-moi bien.... Je sais ce qui m'attend.... je n'ai aucune illusion.... je vais mourir.

—Jeanne!.... je t'en conjure....

—Laisse-moi dire.... Je sais que je te fais de la peine.... mais il faut que je parle.... Ecoute-moi bien, ma chérie.... Quand je ne serai plus là, je ne veux pas que Robert, je ne veux pas que ma fille en soient éternellement malheureux.... Il faudra que tu me continues ici, Hélène.... Robert est jeune, ma fille est toute petite.... Ils m'oublieront.... dans bien longtemps, peut-être, mais c'est la vie, cela.... c'est naturel. Un jour peut venir où Robert songera qu'il est trop seul dans le monde....

—Tais-toi, Jeanne, tais-toi!

—Et alors, il pourra se faire qu'il ne veuille plus vivre seul... Il pourra désirer.... il pourra vouloir se remarier....

—Mais, tu es folle!

—Non, je suis sage.... je suis vraie.... Eh bien, Hélène, je ne veux pas qu'une inconnue vienne prendre ma place ici, je ne veux pas qu'une femme quelconque puisse se faire appeler maman par ma fille.... Tu empêcheras cela, toi.... Mais si, cependant, la chose devenait inévitable, alors, vois-tu Hélène, il n'y a qu'une seule personne au monde, une seule, qu'en mourant j'accepterais pour la femme de mon mari, pour la mère de mon enfant, et cette femme, c'est toi, Hélène!

—Moi! moi!... Mais, Jeanne, tu perds la raison!.... Mais tu ne mourras pas.... Tu ne sais pas ce que tu dis!

—Allons, je vivrai.... je le veux bien.... Ah! Dieu sait si je l'en supplie!.... Mais, promets-moi, Hélène, jure-moi que si je meurs, c'est toi, toi seule, qui me survivras dans l'amour de ceux qui resteront ici.

—Oh! mon Dieu!.... Jeanne, tu me tortures, tu me brises le cœur!

—Oui, ma pauvre Hélène, je le sais, mais jure....

—Comment veux-tu, Jeanne? .... De quel droit?.... Et Robert, crois-tu donc qu'il t'oubliera?.... Et moi-même!

—Hélène! tu ne veux pourtant pas que je parte désespérée!.... Promets-moi, je t'en prie.... Je ne te demande pas l'impossible... Tu aimes ma fille .... Germaine t'aime.... Robert et toi avez beaucoup d'affection l'un pour l'autre.... Hélène, je t'en supplie!....

—Eh bien, soit, fit la jeune fille, tout-à-coup solennelle. Pour toi, pour ta fille, pour ton mari, je te jure d'être ce que tu me demandes... Mais, maintenant, ne me parle plus de cela.... C'est fini....' C'est assez! C'est trop!. Ne pense qu'à toi. Lutte, sois courageuse, sois confiante. Tu vivras, Jeanne, tu vivras!.... Il faut que tu vives!

La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et M. de Pranges entra.

Il s'arrêta, surpris, inquiet, en voyant l'agitation de sa femme et de la jeune fille et, hésitant, il s'avança.

—Robert, implora Mme de Pranges, viens, que je te dise...

—Non, oh! non, protesta Hélène, soudain empourprée, non... je ne veux pas....

—Qu'y a-t-il donc? interrogea M. de Pranges.

—Ecoute, Robert.

—Jeanne, je te laissi....je ne puis pas.... ce n'est pas possible....

—Oui, oui.... pars, Hélène.. va, ma chérie, je te comprends.. Embrasse-moi.... Va-t'en..... Te reviendras demain.... Embrasse-moi bien fort.

Hélène se pencha, serra convulsivement son amie dans ses bras tremblants et, sanglotante, elle s'enfuit de la chambre.

Alors Mme de Pranges, exaltée, les yeux brillants, la parole saccadée redit à son mari, cruellement ému, tout ce qu'elle avait confié et demandé à son amie et elle exigea de M. de Pranges, complètement désorienté, à moitié fou de douleur, la promesse qu'elle avait obtenue d'Hélène.

Puis Mme de Pranges, épuisée, se laissa retomber sur ses oreillers et, dès lors, elle se renferma dans un mutisme absolu et inquiétant.

* * *

La consultation eut lieu le lendemain. Le savant professeur qu'on avait appelé et qui était aussi audacieux qu'habile, s'intéressa à la jeune femme qu'on lui confiait. Il tenta les remèdes les plus osés.

Des heures, des jours passèrent....

Aidé de M. de Pranges qui se multipliait, d'Hélène, jamais lassée, le docteur disputait âprement sa malade à la mort. Il réussit.

Quinze jours plus tard, Mme de Pranges était sauvée et partait dans un joli village d'Italie, au flanc d'une montagne, loin du monde, près du Ciel, où, entre son mari et sa fille, elle se remit complètement.

* * *

Rentrée à Paris, Mme de Pranges reprit sa vie d'autrefois. Les jours sombres étaient à jamais oubliés. Il n'y avait plus de place pour les larmes, dans le cher foyer, entre l'époux aimant, l'enfant rieuse et l'amie fidèle.

Et pourtant, ce bonheur paisible ne dura pas.

Peu à peu, sans raisons plausibles, sans causes apparentes, le caractère de Mme de Pranges, jusqu'alors d'une douceur et d'une égalité parfaites, s'aigrit insensiblement, mais avec persistance. La moindre circonstance lui était un bon prétexte pour exhaler de vifs sentiments d'une contrariété sans cesse accrue. Personne n'échappait à ces mouvements d'humeur, quoique le mari souriant, la fillette boudeuse et l'amie résignée fissent tout le possible pour satisfaire les désirs, les caprices, les exigences de Mme de Pranges, sans parvenir à la désarmer.

Mlle Fabert, sur qui s'exerçait particulièrement la tyrannie de Mme de Pranges, fut d'abord surprise, puis inquiète, et enfin de compte, elle s'affecta tout à fait. A son tour, elle prit ombrage des manières et des discours de son amie et, instinctivement d'abord, avec conscience ensuite, elle tint tête à Mme de Pranges et devint agressive.

...Un après-midi, Mlle Fabert jouait avec Germaine, toujours pétulante, en attendant que Mme de Pranges, qui était à sa toilette, vînt les rejoindre au salon. Mais la fillette, excitée par le jeu, exagéra ses mouvements naturellement impétueux et, au cours d'une poursuite enragée après sa grande amie Hélène, elle fit tomber du piano une grande potiche qui se brisa avec tapage.

Accourue au bruit, Mme de Pranges, soudain courroucée, gifla Germaine qui n'avait encore connu de sa mère que des caresses et qui, bouleversée par la colère maternelle, se jeta, en sanglotant, dans les bras de Mlle Fabert.

—Oh! Jeanne! Jeanne! protesta la jeune fille, en embrassant Germaine.

—Eh bien.... quoi donc? que veux-tu dire! ... Achève....

—Voyons, Jeanne, ta fillette .... tu n'es pas raisonnable....

Vraiment! cria Mme de Pranges, soudain hors d'elle-même.... de quoi te mêles-tu donc! Est-ce que je n'ai pas le droit de corriger ma fille!.... Vas-tu m'apprendre ce qu'il faut faire ou dire?.... Je commence à en avoir assez, je t'en préviens, de ton intervention constante... et je te défends, tu m'entends, je te défends de t'occuper de mes actes et de mes paroles.

Comme Mlle Fabert, stupéfaite, repoussait doucement Germaine accrochée à sa robe, et qu'elle s'apprêtait à répondre à Mme de Pranges, la petite se rejeta dans les bras de son amie qui, pour la calmer, l'embrassa à plusieurs reprises.

—Allons, ne pleure plus, console-toi, sois mignonne, ma petite fille....

—Ta fille! ta petite fille!.... Mais tu n'es pas sa mère, que je sache.... Laisse-la.

Cette fois, Mlle Fabert se redressa, blessée au cœur.

—Ah! c'est trop, Jeanne, c'est trop!.... Tu ne sais ce que tu dis, ni ce que tu fais.... Mais comme je perdrais mon temps à te le faire avouer, je préfère me retirer.

Puis, d'un mouvement passionné, la jeune fille saisit Germaine qu'elle embrassa avec transport et, laissant l'enfant elle sortit rapidement du salon sans un mot.

...Mme de Pranges passa une nuit pénible. Le lendemain, elle écrivit à Mlle Fabert pour s'excuser de sa vivacité de la veille et l'inviter à déjeuner le jour même.

Mais Mlle Fabert ne vint pas. A sa place, Mme de Pranges reçut le mot suivant :

" Ma chère Jeanne,

" Je te remercie de ta lettre qui me prouve que ta volonté n'est pour rien dans l'attitude que tu as prise avec moi depuis quelque temps et qui doit être aussi pénible pour toi que pour moi.

" Mais, vois-tu, il y a des moments dans la vie où il faut savoir regarder en face les situations telles que les circonstances les ont faites, et nous sommes arrivées, toi et moi, à l'un de ces moments fatals.

" La vérité, ma chère Jeanne, c'est que tu ne me pardonnes pas d'avoir entendu, d'avoir écouté la prière que tu m'as adressée alors que, te croyant à la mort, tu me demandais de te remplacer ici-bas dans l'affection de ton mari, dans l'amour de ton enfant. Le ciel, indulgent et équitable, t'a conservée aux tendresses de ton mari, aux baisers de ta fille. Et je bénis Dieu de sa justice.

"Mais, ce que tu n'auras jamais le courage d'avouer et ce que je ne veux pas avoir la lâcheté de paraître ignorer, c'est que tu es jalouse, Jeanne! Jalouse de ton amie, de ton mari, de ton enfant. Sans cesse, je l'ai pressenti d'abord, je l'ai compris ensuite, sans cesse tu imagines, tu vois la vie qui aurait pu être chez toi, si tu n'y avais plus été. Tu vois ta Germaine t'oublier et m'appeler sa mère, tu vois ton mari me confier un cœur qui t'appartient. Tu me vois à ton foyer, à ta place, et cela par ta volonté. Et tu me hais d'avoir pu tant m'aimer!

"Il faut donc que je disparaisse de ton existence, que nous ne nous voyions plus, puisque tu meurs de jalousie, ma pauvre Jeanne.

"Et je te comprends, je t'excuse, je t'approuve. Car, à mon tour, il faut que je te crie la vérité. Moi aussi, je suis jalouse. Jalouse de l'amour de Robert, des caresses de Germaine. Dieu sait qu'autrefois je ne me supposais pas d'autres sentimnets que ceux d'une fraternelle et sainte amitié pour vous tous. Mais, en me demandant, un jour, une preuve impossible de cette affection, tu m'as fait entrevoir cet impossible. Moi aussi, j'aurais pu être aimée d'un mari comme le tien, j'aurais pu avoir une fille comme la tienne. Et, inconsciemment, j'en suis arrivée à aimer Germaine comme mon enfant et à renoncer à l'amour parce que Robert est ton mari.

" Adieu, Jeanne. Je vais partir.... voyager.... User si je le puis, dans le temps et dans l'espace, la douleur et le remords qui me brisent. Je ne pourrais jamais te haïr, mais je déteste la vie. En embrassant Robert et Germaine, pense quelquefois à moi...... Adieu!

" HÉLÈNE. "

Mme de Pranges resta longtemps rêveuse, la lettre de son amie à la main...... Puis, elle s'attendrit et pleura....

Mais, l'Amour est égoïste.

Depuis ce jour-là, Mme de Pranges est redevenue tout à fait heureuse....

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans

NEW YORK.
Steamship El Cid. Baker ....parti 22 sept.
S S Joseph W Fordney. Laverge par 23 sept.
Steamship Comus, Kemble ....parti 26 sept.
BALTIMORE.
Steamship Soperga, Gustavino parti 21 sept.
Steamship Leal Holme Gorley..parti 20 sept.
LIVERPOOL.
Steamship Traveller, Donald.....parti 23 aout.
Steamship Magician, Raby........parti 25 aout.
Steamship Wm Cliff Davis........parti 31 aout.
Steamship Floridian, Bruce...... parti 1 sept.
Steamship Albanian, Harrison.... parti 5 sept.
Steamship Asian, Bartlett...... parti 15 sept.
Steamship Antillian, Japha ....parti 13 sept.
Steamship Chancellor, Booth.. parti 15 sept.
Steamship Barrister, Goudie..... parti 8 sept.
Steamship Nicaraguan, Shacklockpar 20 sept.
Steamship Irishman, Merrick.. parti 24 sept.
BELFAST.
S S Rathlin Head McDonald.....parti 31 aout.
MANCHESTER.
Steamship Genessee, Albrethsen pa 30 aout.
CARDIFF.
Steamship Cynthiana, Evans.. parti 13 sept.
Steamship Maine, Rehm........parti 22 sept.
GENES.
Steamship Lazio, Dedero....... parti 12 sept.
SANTOS.
Steamship Homer, Taylor..... parti 14 sept.
Steamship Yearby, Johnson..... parti 17 sept.
Steamship Kusyth. —— ......parti 17 aout.
Steamship Phidias ——.......parti 23 aout.
RIO DE JANEIRO.
Steamship Phidias, Allen........parti 11 sept.
Steamship Moorby. ——.......parti 14 sept.
Steamship Homer, Taylor...... parti 22 sept.
HULL.
Steamship Comedian. Mansbell..parti 5 sept
MONTEVIDEO
Steamship Warrington, Hall.. parti 13 sept.
PORT TALBOT
Steamship Madawaska, Jenk sparti 14 sept.
BARRY.
Steamship West Point, Roche..parti 19 sept.
LONDRES.
Steamship Colonian, Chadwick parti 20 sept.
PALERME.
Steamship Lazio, Dodero ....—parti 15 sept.
SWAKOPMUNDE
Steamship Asia, Brummer.......parti 20 sept.
DENIA
Steamship Principessa Laetitia parti 17 sept.
ANVERS
Steamship Etonian, Jacobsen.. parti 22 sept
MACEIO
Steamship Warrior, Rushforth parti 1 sept

Liste des navires dans le port

Steamships.

Navires	[illegible]	Mouillage
Antwerp City	[illegible]	[illegible]
Arkadia	Porto Rico	rue [illegible]
Atlas	Honduras	[illegible]
Bratten	Honduras	[illegible]
Cambyses	Brême	rue Ursulines
Civilian	Liverpool	Stuyv dock
Citta di Palermo	Gene	rue [illegible]
City of Tampico	Mexico	[illegible]
Coming	Hambourg	[illegible]
Conde Wilfredo	Barcelone	rue [illegible]
Degama	Pensacola	rue Lafayette
Excelsior	Havane	2me dist [illegible]
Harm	Danemark	4me dist [illegible]
Heathpool	Rotterdam	Stuyv dock
Ida	Trieste, Venice	rue [illegible]
Irene	Trieste, Venice, etc	rue [illegible]
Jos Vaccaro	Honduras	[illegible]
Karen	Colon	[illegible]
Kingstonian	Havre	4me dist [illegible]
Maine	Rotterdam	Stuyv dock
Monarch	Rotterdam	rue [illegible]
Montauk Point	Rotterdam	Stuyv dock
Spica	Bordeaux	Stuyv dock
Venus	Port Limon	[illegible]
Yucatan	Liverpool	Westwego
BARQUES.		
Venturosa	Portugal	[illegible]
Fortuna	Portugal	rue [illegible]

BULLETIN FLUVIAL

Nouvelle-Orléans 29 septembre 1906.
Fourni par le Bureau Météorologique de la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.
L'étiage à 8 heures A. M.

Stations	Pleine hauteur à rive, pieds	Ligne du danger, pieds	Hauteur, pieds	Changements dans les 24 heures
St-Paul	......	14	6.2	[illegible]
Davenport	16	15	[illegible]	[illegible]
St. Louis	38	30	12.6	[illegible]
Caire	44	45	[illegible]	[illegible]
Memphis	33	33	[illegible]	[illegible]
Helena	42	42		
Vicksburg	44	45	14.6	[illegible]
Rivière Rouge	......			
Donaldsonville	28	28	[illegible]	
Nlle-Orléans	9	16	6.4	[illegible]
Melville	......	31	16.4	[illegible]
[illegible]	......	31	[illegible]	[illegible]
Kansas City	......	21	[illegible]	[illegible]
Pittsburg	20	22	5.9	[illegible]
Cincinnati	45	50	9.1	[illegible]
Louisville	......	28	4.1	[illegible]
Nashville	......	40	13.6	[illegible]
Chattanooga	33	33	5.9	[illegible]
Fort Smith	......	22	7.0	[illegible]
Little Rock	......	23	5.3	[illegible]
Arthur City	......	27	10.7	[illegible]
Fulton	30	28	15.0	[illegible]
Shreveport	31	29	9.2	[illegible]
Alexandria	33	33	14.5	[illegible]
Barbres	......	......	......	
Camden	36	39	5.6	[illegible]
Monroe	......	40	4.4	[illegible]

NAVIGATION FLUVIALE

Départs de bateaux à vapeur

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 1906.

Old Landing—NEW CAMELIA 8 a m
Madisonville—PINELAND 8 30 a m.

CONSULAT DE FRANCE

Godchaux Building, 306-7.

Les personnes désignées ci-après sont priées de passer au consulat, soit pour retirer des lettres qui leur sont adressées, soit pour affaires les concernant ou d'envoyer leur adresse exacte afin qu'on leur fasse parvenir les pièces les concernant.

Jean Joseph Barthe, S. M.
Antoine Baptiste Bonnecarrère, S. M.
Jean Bernard Lay, S. M.
Emile Mailho, S. M.
Jean Cyprien Porte, S. M.
Pierre Victor Meymont ou Rapnant, Aff. de S.
M. et Mme Charles Dulou, A. J.
Augustin Ferdinand Fleury, S. M.
Jean Paul Manazzi. A. F.
oct—1906

Tous les Trains Courent Maintenant Selon le Tableau Régulier
—SUR LE—
THE TEXAS AND PACIFIC RAILWAY
Le même qu'avant la quarantaine
L'express California et Texas quittant à 8:55 heures a. m. Le train local pour Ferronda à 3:55 heures p. m. et le train express pour Shreveport, Monroe et Little Rock à 6:35 p. m.
BUREAU DES BILLETS,
307 RUE ST-CHARLES.
1nov—

année je savais à peu près tout ce qu'une cantatrice peut savoir, tant mes dispositions naturelles étaient favorables et tant mes progrès avaient été rapides.

On voulut m'entendre dans les concerts et bientôt j'eus une réputation de jeune prodige.

Le grand professeur Lancia me perfectionna moyennant une somme que je devais lui verser sur mes engagements futurs pendant un certain nombre d'années et, à vingt-trois ans, en pleine possession d'une voix qu'on disait merveilleuse et qui l'était peut-être, j'obtins mes premiers succès à Naples et à Rome.

Paris consacra ma réputation pendant une saison et je fus engagé à prix d'or, à Berlin et à Pétersbourg.

C'est là que commence notre histoire commune.

Je ne ressemblais plus à la malheureuse fille du balayeur. Mon passé misérable était déjà loin. J'avais grandi de toutes façons. A vingt-neuf ans, j'étais une des reines de l'art qui donne la célébrité la plus éclatante, mais aussi la plus passagère. Dans chaque bouquet qu'on jetait à mes pieds, presque dans chaque fleur, il y avait une déclaration.

A Pétersbourg deux frères me poursuivaient avec une égale obstination, vous, André, et le prince Serge Daniloff, votre aîné, deux fois plus riche que vous, qui l'êtes déjà énormément. Il m'offrait son nom. Vous ne me proposiez que votre amour et je n'en éprouvais pas plus pour l'un que pour l'autre. Mon cœur de femme avait été trop maltraité par les privations et les hontes de mon enfance pour conserver encore des fibres sensibles...... inutile de vous dire que je n'en ai plus...... Je peux chercher parfois des distractions.... L'amour n'est qu'un vain mot pour moi. D'ailleurs, il n'est qu'une joie pour l'artiste qui s'est vouée au théâtre, c'est celle des ovations de la foule, l'applaudissement d'un public fanatisé, l'ivresse du triomphe. Le reste ne compte pas. Votre frère, nature enthousiaste, exaltée, usa de tous les moyens pour me gagner à sa cause.... Il se crut aimé .... Il se trompait. Je voulus être princesse et je le fus. Seulement, il eut le tort d'exiger ma renonciation à la joie suprême dont je viens de vous parler.... Je lui reprochai chaque jour la privation qu'il m'avait imposée et sa tyrannie. Notre existence a pu exciter l'envie des humbles qui nous voyaient passer, elle fut en réalité un enfer. Cent fois, je le suppliai de consentir à une séparation et de me rendre ma liberté. Il refusa.

Les yeux de la Florentine jetèrent une flamme bilieuse et ce fut d'un ton à donner le frisson qu'elle continua :

—Il mourut subitement. Personne ne sut à quoi attribuer cette fin imprévue.... Son testament m'assurait la plus grande partie de ses biens. Devenue libre, je réfléchis.... Il était trop tard pour que je voulusse reprendre la carrière à laquelle j'avais dû mes plus fortes et mes plus délicieuses émotions. Il faut à l'artiste, pour que son succès soit triomphal et complet, deux prestiges et deux dons, celui du talent et celui de la beauté Quand votre frère décéda, j'étais presque vieille....

—Oh! Carlotta!

—Ne dites pas non.... Avec lui j'avais perdu mes plus belles années.... Je quittai la Russie et je vins à Paris....

—Où je vous suivis....

—Bien inutilement....

—Hélas!

—Vous me disiez que vous m'adoriez, que vous n'aviez jamais eu qu'une passion....

—Celle que je ressentais pour vous!

—Eh bien! de mon côté, je n'en ai qu'une à votre exemple, celle que je viens de vous avouer, et qui devait demeurer inassouvie. Faites comme moi.... Résignez-vous.

—Vous resterez inflexible?

L'ancienne cantatrice déclara :

—Je suis libre et ne veux plus me donner de maître... Ma première expérience m'a coûté trop cher.

A continuer

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 19 Août 1906.

UN
Paradis Perdu.

PAR

MME M. DUVIVIER.

II

(*Suite.*)

Naturellement, Paulette suivit l'exode de la famille Sarène sur la rive droite et s'installa très près de Jean, rue de Miromesnil, dans un entresol qu'elle s'efforça de rendre tout pareil au cher nid qu'elle abandonnait. Mais, quand même, quelque chose était changé qui ne se retrouverait jamais. Jean était toujours aussi tendre, aussi fidèle ; elle l'adorait de toutes les forces de son être ; mais, pourtant, il semblait à la douce, délicate et dévouée amoureuse, que tous deux ne s'aimaient plus exactement de la même manière qu'auparavant.

L'auteur de "Léonard de Vinci" courait à grands pas sur les chemins de la gloire ; Paulette n'était plus l'aide, le soutien matériel et moral ; elle suivait comme de loin celui à qui souriaient la célébrité, la fortune. Les heures d'intimité qui avaient précédé la première grande bataille, ces heures d'abandon pendant lesquelles l'artiste, la tête appuyée sur les genoux de sa maitresse, lui confiait ses rêves d'avenir ou ses désespérances, ces heures-là étaient à jamais envolées.

Le succès est un tyran. Interprété dans tous les grands concerts : sollicité de toutes parts, en France et à l'étranger, de donner des œuvres nouvelles, l'inspiration du jeune compositeur, si prompte et féconde qu'elle fût, et sa prodigieuse faculté de travail suffisaient à peine à satisfaire directeurs et impresarii.... Et Paulette en vint à cosidérer presque comme une ennemie, cette gloire dont la conquête l'avait rendue si heureuse et si fière : elle lui prenait trop son amant, elle lui faisait secrètement peur !

Pendant plusieurs années, rien ne justifia ses craintes ; le jeune maître, beau et séduisant, se dérobait autant que possible aux " salons " et à leur dangereux cabotinage mondain, passait indifférent à travers les flatteries et les embûches, restait sourd aux sollicitations de toutes sortes dont est pavé le chemin de la célébrité et ne se partageait qu'entre ses seules affections : les siens, Paulette et son art.

Pendant cette période le bonheur de Paulette n'en courut pas moins des dangers. Le plus sérieux, auquel son amant ne fut directement pour rien, souffla du côté de la famille de celui-ci, et fut ce que l'on pourrait appeler l'écueil obligé, le péril normal. Heureusement, à l'insu de la sympathique intéressée, l'amitié veillait.

Depuis quelques semaines, Georges Perreux — qui avait maintenant un cabinet des plus prospères, mais n'en restait pas moins le commensal assidu de la bonbonnière de la rue de Miromesnil — voyait Paulette un peu soucieuse et Jean arriver plusieurs fois un tantinet nerveux chez sa maîtresse, qu'il regardait de temps en temps à la dérobée, comme s'il voulait étudier le gracieux visage dont le charme n'avait pourtant, et depuis bien longtemps, plus de secrets pour lui.

Le docteur considéra à son tour, plus attentivement et en physiologiste, la jeune femme, et conclut :

—Non, ça n'est pas ça. Alors, quoi?

Il questionna Paulette à part :

—Quelque chose vous tourmente. Qu'est ce que c'est?

—Sincèrement, je l'ignore.

—N'est-ce pas certaines façons d'être de Jean?

—Oh! le cher aimé, il m'aime comme au premier jour, et même cent fois davantage, ce que je ne croyais pas possible. Pourtant, vous avez raison. J'ai la sensation précise que Jean a une pensée ou une préoccupation qu'il me cache, et au sujet de laquelle je suis directement ou indirectement en cause. C'est la première fois, quoique je n'aie jamais rien demandé, que quelque chose n'est pas commun entre nous. Il sait bien que je suis la confidente, la sœur d'âme qui comprend tout et peut tout entendre. Pourquoi ne parle-t-il pas? Cela m'attriste

—Bah! ma chère, s'il ne dit rien, c'est que cela n'en vaut pas la peine. Je parie que c'est une question d'interprétation : on lui aura donné, pour la reprise de son opéra de début à Londres un Léonard-tour-Eiffel et une Joconde ballon-captif, et il doit chercher le moyen d'aplatir l'un et de dégonfler l'autre!.... Allons, ne vous mettez pas martel en tête pour une simple question de soupape!....

Paulette rit, incrédule; et Georges, qui ne l'était pas moins,